

INFO 511 LE SERSOU

« Non au 19 mars »

VOICI quelques articles de presse ou de donateurs retenus à votre attention :

1/ La région du SERSOU

Occupant la partie centrale des Hauts Plateaux algériens la plaine du **SERSOU** s'étend dans sa surface utile, sur 60.000 hectares environ au Sud-ouest du département d'ALGER, en limite du département d'ORAN. Elle est à une distance sensiblement égale de ces deux villes, à 200 kilomètres de la mer.

Le **SERSOU** est une région des hautes terres (950 mètres d'altitude moyenne) soumise à des nuances climatiques semi-arides.



SERSOU vient du " *Ser ou scout* ", soit en traduction littérale " *marche et tais-toi* ", que les nomades prononçaient en traversant ces contrées nues et inhospitalières.

Présence Française 1830 - 1962

Considéré comme territoire militaire jusqu'en 1850 cette zone a été ensuite placée sous la juridiction civile de Commune Mixte dont le siège était fixé à TENIET EL HAAD.

Considérée comme vacante et sans maître par l'autorité militaire, c'est seulement au cours des 15 dernières années du 19^{ème} siècle que les premiers civils français se sont aventurés aux abords Ouest et Nord de la plaine.

C'est d'abord pour y pratiquer l'élevage des moutons avant d'entreprendre la culture des céréales. Parmi ces pionniers on peut citer les : JAUFFRAY, JARD, Roman et Léon GUILLAUME, DOMECK, ESPAILLAC.

Toujours à la fin du 19^{ème} siècle, le député Charles BOURLIER (1830/1903) se rendait acquéreur de surfaces de terre importantes dans la partie Ouest où plus tard le centre qui a porté son nom a été implanté.

Dans le même temps les Frères POULOT notaires parisiens réalisaient la même opération dans le secteur Nord de la plaine sur des surfaces plus importantes, près de 20.000 hectares a-t-on dit !

Dans la région de TIARET, un certain BOUISSE lotit une superficie de 2.000 ha et installe sur des fermes de 200 ha des Français et des Espagnols.

Ces opérations spéculatives se sont avérées bénéfiques par la suite en facilitant le premier peuplement de la région par des agriculteurs à qui les surfaces acquises ont été vendues par lots à prix abordables, avec des facilités de paiement.

C'est ainsi que plusieurs colons ont pu s'installer avec leur famille tels que les ARCHILLA, BARDOT, DOMECK, PELLEGRIN, RINCKER. Les résultats obtenus par ces premiers colons ont attiré l'attention de l'Administrateur Manuel BUGEJA qui a été nommé à TENIET EL HAAD le 1^{er} janvier 1890.

Dès son arrivée, il a entrepris la prospection de la plaine, à cheval, logeant sous la tente. Au cours de ces tournées qui duraient plusieurs jours il a fait creuser plusieurs puits pour vérifier la continuité de la nappe d'eau s'étendant sous la plaine. Assuré par ses investigations, et aussi par les résultats obtenus par les colons déjà installés, de la valeur du sol et des ressources en eau il a, par des notes précises et détaillées, convaincu les Services de la colonisation de la possibilité d'implantation de centres de cultivateurs venus de France ou déjà en Algérie.

Et c'est sur proposition de ces services que le Gouverneur général REVOIL a signé, le 13 septembre 1904, un décret décidant de la création de centres de colonisation sur la Plaine du SERSOU.

Aucun lieu dit ne figurant sur les cartes de la région concernée il a donc été nécessaire de donner un nom pour désigner ces nouveaux centres.



Paul REVOIL (1856/1914)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Revoil



Manuel BUGEJA (1861 à BOUGIE/ ?)

<http://www.benifouhal.com/histoire/anecdotes-au-sujet-de-la-tribu/les-souvenirs-de-manuel-bugeja/>

GEOGRAPHIE

Territoire faiblement peuplé et zone de pâturage pour les pasteurs des confins sahariens, cette frange pionnière est abordée à une date tardive – après 1880 – par des Européens cultivateurs de céréales. Cette implantation, dernier épisode de la colonisation en Algérie, pose le problème des relations avec les premiers occupants, permanents ou temporaires, et ouvre la voie à un peuplement Musulman très rapide depuis 1920.

Les Arabes désignent sous le nom de SERSOU, terme d'origine berbère encore mal interprété, une large bande imprécise insérée entre les montagnes du TELL et les territoires à alfa. Les colons différencient à l'intérieur de cette zone les trois secteurs agricoles de BURDEAU, VIALAR et TIARET ; Nous arrêtons le SERSOU vers le Nord à la barrière gréseuse du Djebel GUEZOUL, puis à la ligne de partage des eaux entre les affluents du CHELIF et ceux du NAHR OUASSEL.

La limite orientale choisie est un front de colonisation jalonné par les centres de TAINE, BOURBAKI, HARDY et DE FOUCAULD.

Au Sud, la région s'arrête au pied des chaînons du Djebel NADOR, laissant à l'écart TREZEL, étape sur la route d'AFLOU et seule réussite administrative et commerciale dans le Sud.

La frontière méridionale part donc de FOUCAULD, suit la base du NADOR jusqu'à LA KOUDIAT MERKOUNA, puis passe par

la Montagne Carrée (SIDI EL ABD) pour rejoindre les montagnes boisées de la région de FRENDA, cap avancé du SERSOU vers l'Ouest.

La réforme administrative de 1957 rattache la majeure partie du SERSOU Algérois au département de TIARET ; l'arrondissement de VIALAR, devenu sous-préfecture, groupe l'ancienne Commune Mixte du SERSOU, dont seules les fractions BENI LENT et BENI MAÏDA seront étudiées ici, BURDEAU, VICTOR HUGO, HARDY, AÏN DZARIT et SAHARI. Dans la région de TIARET, les parties des douars qui relèvent du SERSOU sont détachées des parties telliennes et regroupées en trois nouvelles communes : AOUÏSSET, POMEL, AÏN BOUDJERANNE.

L'ensemble administratif du SERSOU est donc remanié en une région géographique, seuls BOURBAKI et TAINE sont laissés en dehors du département de TIARET et appartiennent à celui d'ORLEANSVILLE. La région couvre ainsi une superficie d'environ 2.121 km² sur 100 Km de longueur, 35 de largeur à l'Est contre seulement 20 à l'Ouest.

Les Aspects physiques

Morceau des Hautes Plaines allongé entre le Djebel NADOR et l'OUARSENIS, le SERSOU communique facilement à l'Est avec la plaine de CHABOUNIA et au Sud-ouest avec la dépression du chott ECH CHERGUI. Cependant le paysage n'a pas encore l'uniformité classique des Hautes Plaines si bien qu'il est possible d'identifier quelques vigoureuses unités régionales.



La Cuvette de VIALAR est une zone déprimée à 840 mètres dans les miocènes encadrée par des hauteurs gréseuses voisines de 1.000 mètres au Nord, à l'Est et au Sud. Des grès miocènes fortement plissés constituent au Nord les premiers contreforts de l'OUARSENIS tandis que les hauteurs de l'Ouest sont couronnées d'une dalle de poudingues pliocènes. Les Oueds ont découpé dans les marnes de longues lanières en pente douce vers le Sud, mais au Nord-est, le relief est plus ou moins cloisonné par des affleurements de grès. Ainsi la dépression de LIEBERT est presque complètement fermée par des barres gréseuses ; ailleurs, horizontale et beaucoup moins dégagée, la couverture de grès subsiste en grandes dalles dépourvues de sol et de végétation dans lesquelles s'encastrent les petits bassins marneux de BOURBAKI et de TAINE.

Le Plateau du SERSOU séparé de la cuvette de VIALAR par la vallée du NAHR OUASSEL en diffère par la platitude de son relief. Il s'incline doucement vers l'Est : 1.000 mètres au BLED BOU RICHA (à 7 Km à l'Est de TIARET), 937 m à BOURLIER, 905 à BURDEAU, 830 à ZENAKRA EL GOURT. L'impression première est celle d'une platitude absolue ; cependant de petites dépressions apparaissent, des vallées larges et peu enfoncées, avec par endroit un cours d'eau à écoulement permanent, parcourent le plateau d'Ouest en Est. L'examen des photos aériennes révèle l'existence d'un réseau de vallées sèches,

souvent tronçonnées en chapelets de dayas orientées Sud-ouest – Nord-ouest a des formes beaucoup plus nettes, notamment la grande daya en hippodrome située à 4 km au Nord-ouest de BURDEAU ; elles sont aussi plus enfoncées que les autres surtout à leur bordure (2 à 3 mètres de dénivellation) et tandis que leur bordure Ouest est crevée. Les roches du plateau sont des calcaires lacustres, déposés dans une fosse allongée entre l'OUARSENIS et le Djebel NADOR.

Le voyageur est frappé par la platitude du relief et par l'absence d'arbres, les seules essences de plantation escortent villages et fermes. La végétation naturelle cède la place aux jachères ou aux champs de céréales. Si, à l'Ouest et au Nord, la terre rouge semble démunie d'éléments grossiers, vers l'Est comme vers le Sud les cailloux recouvrent la surface du sol. Le long des chemins, autour des fermes, des tas de pierres sont l'élément marquant du paysage.



Le *SERSOU* du *TIARET* est, sur la bordure Nord, un grand plan incliné vers le Sud-est : 1.200 m au Djebel GUEZOUZ, 970 m dans les fonds marécageux où s'échappe le NAHR OUASSEL. Des Oueds parallèles drainent le pays vers la large vallée du NAHR OUASSEL. Cet oued rassemble dans une zone déprimée, aux formes molles, plusieurs cours d'eau qui ont creusé des vallées évasées dans les argiles et les marnes. Au Sud, les eaux sont sollicitées par la MINA et elles traversent une région ondulée où le travail des rivières a dégagé des crêtes calcaires allongées du Nord-est au Sud-ouest. A l'Ouest, au-delà de la vallée de l'oued SAFSAF, s'étend un plateau à 1.000 mètres parsemé de dayas. Les roches, différentes de celles du plateau du *SERSOU*, sont les calcaires et des grès miocènes, mais on passe insensiblement aux calcaires lacustres sans que le paysage soit modifié.

Les traits climatiques

Les premiers voyageurs frappés par le caractère d'aridité des Hautes Plaines les appellent « le *Petit Désert* » et les considèrent comme le début du Sahara ; puis, passant d'in extrême à l'autre, on en fait une annexe du TELL. Ainsi comparant le *SERSOU* avec le TELL de MECHERA SFA (au Nord de TIARET), WELSCH l'estime moins aride que celui-ci, opinion partagée par BUGEJA, administrateur de TIENET et promoteur de la colonisation officielle dans la région.

Un communiqué à la presse datant du début de la colonisation affirme que le climat du *SERSOU* « *se rapproche sensiblement à celui du plateau central de la France* ». Ces affirmations optimistes encouragent l'installation des premiers colons. Les observations faites depuis nous permettent de rectifier ces jugements et de préciser les données climatiques primordiales pour l'agriculture.



Soldat du 2^e régiment de la Légion étrangère à Tيارت

Les vents dominants et le sirocco

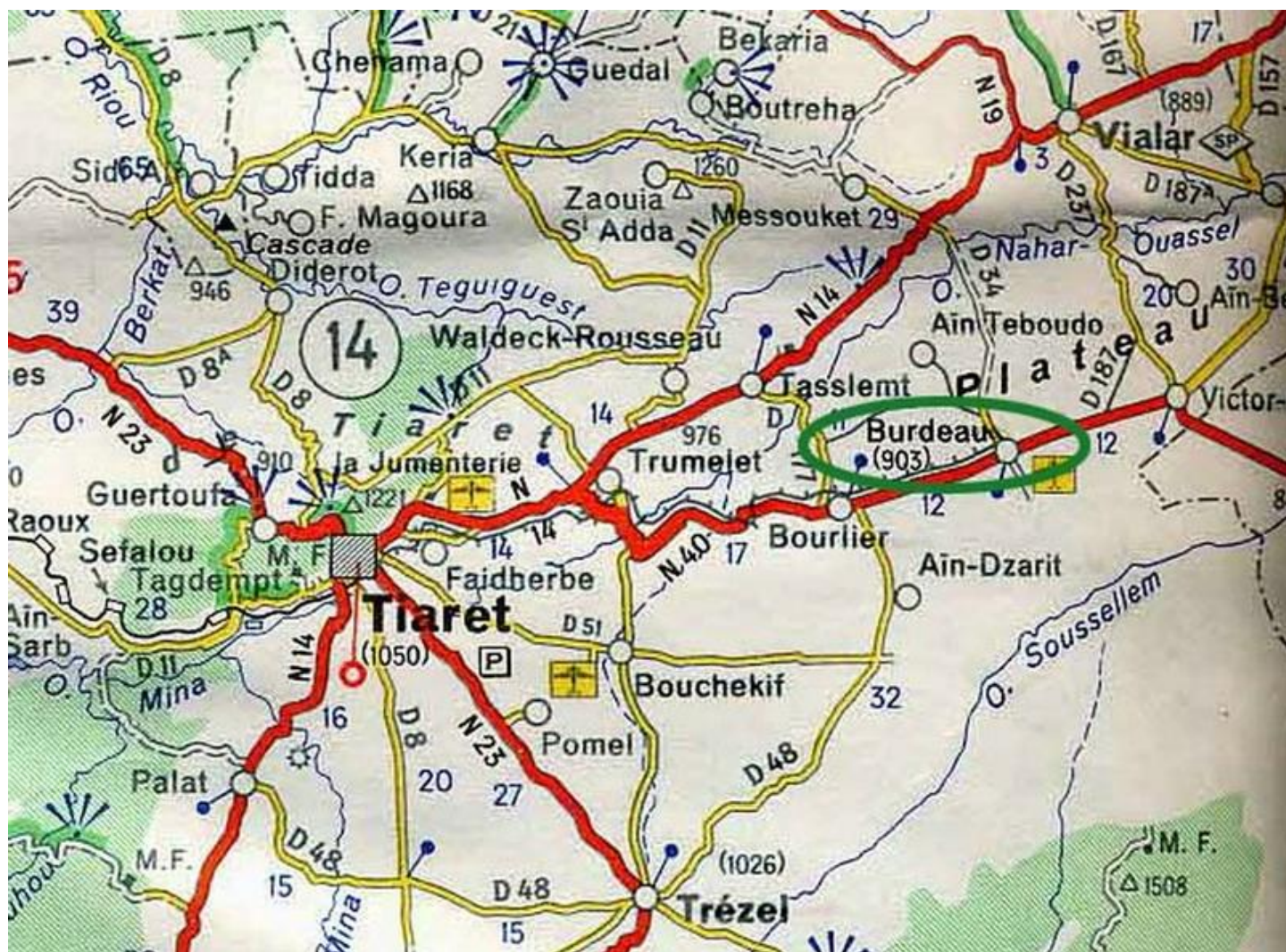
Les vents du Nord et du Nord-ouest sont les plus fréquents, hiver comme été, et sont souvent violents : VIALLAR possède la moyenne annuelle de la force du vent la plus élevée d'Algérie après GERYVILLE. Le *SERSOU* est une région bien ventilée. Cependant pour les agriculteurs le vent le plus redoutable est le sirocco.

Les moyennes annuelles sont faibles si on les compare à celles des stations de la plaine du CHELIF (38,5 à ARD el BEÏDA, 47,2 à DUPERRÉ) ou des hautes plaines constantinoises (54,8 à COLIGNY). Comme l'Oranie, le *SERSOU* a moins de 20 jours de sirocco par an. Ce vent est le plus fréquent en été mais les mois de mai et juin ont des moyennes supérieures,

précisément à l'époque où le sirocco est le plus redoutable pour les céréales, moins pour son effet mécanique que par la grande sécheresse qui l'accompagne : les feuilles jaunissent ; brusquement privé de l'eau indispensable, le grain cesse alors de grossir et son enveloppe se plisse, d'où un poids spécifique et une valeur marchande dépréciés.

L'aridité du SERSOU se traduit dans le paysage végétal par l'absence d'arbres ; seule la région de TIARET a possédé des forêts de pins dont il reste des lambeaux. Par ailleurs d'étendait la brousse à jujubiers. De cette végétation naturelle il ne subsiste plus grand-chose en dehors des communaux des centres de colonisation ; là sont les refuges naturels des passerines, des divers thym et des asphodèles. L'alfa est absent.

Au-delà de la zone colonisée, à DE FOUCAULD et à l'Est de HARDY commence la steppe d'armoise blanche.



L'érosion des sols

Elle se fait sous deux formes différentes. Autour de VIALAR et de TIARET, les pentes sont relativement fortes, les sols sont imperméables ; c'est le ruissellement qui est le principal agent d'érosion.

Sur le plateau de BURDEAU, les sols sont très perméables et les pentes sont faibles ; par contre, aucun obstacle naturel ne s'oppose au passage du vent et celui-ci est le principal facteur d'érosion.

Ces régions ont été soumises par l'homme aux mêmes techniques agricoles : le travail de la jachère nue une année entière facilite les deux types d'érosion car la couche superficielle ameublie est facilement emportée.

Dans le SERSOU Nord l'érosion est combattue par deux techniques :

- Soit par la plantation d'arbres, mais qui demande beaucoup de soins ;
- Soit la culture en banquettes, pour des pentes inférieures à 12 %, soit en bandes alternées selon la faible intensité de la pente du terrain. Ce système n'est utilisé que sur des petites surfaces, ainsi une ferme de la région de VIALAR compte pour 750 ha exploités, 20 ha de bandes alternées et 60 ha de banquettes.

Sur le Plateau du SERSOU la technique de *brise vent* est préconisée. Elle est constituée par deux lignes d'arbres distants de 2 mètres pour permettre le travail mécanique dans l'intervalle. Les arbres sont placés en quinconce à 2 m les uns des autres. Le cyprès convient bien car il résiste à la sécheresse et au froid.

La Mise en Valeur

Au début de la présence française, entre 1840 et 1845, les tribus du SERSOU appartiennent à la confédération des OULED AÏAD à l'Est, à celle des GUEBLA à l'Ouest ; sont classées à part les tribus berbères des AOUÏSSET et les BENI LENT rangés depuis les Turcs dans la province d'ORAN.

Mais le SERSOU de TIARET et le plateau du SERSOU sont des terrains de parcours pour ces confédérations et pour les tribus établies sur les Hautes Plaines. On n'y voit pas de limite de douar et seuls les BENI MAÏDA sont installés au Sud du NAHR OUASSEL.

Le tableau des Etablissements Français de 1844-45 attribue 525 individus aux BENI MAÏDA, 700 aux BENI LENT

En somme les habitants du SERSOU étaient des semi-nomades pratiquant quelques cultures et se déplaçant de leurs terres cultivées à leurs terres de parcours sur le plateau.



TIARET : Vue générale

Le principal acheteur des terres a été l'ETAT ; 43 % des terres rassemblées par la colonisation officielle sont acquises par ses soins. L'Administration a, en effet, un moyen pour se mettre à l'abri des revendications des ayants droits qui gênent l'acquisition des terres indigènes ; elle procède à l'expropriation pour cause d'utilité publique avec prise de possession d'urgence. Cette procédure a le gros avantage d'arrêter toute réclamation postérieure à la vente ; lorsque l'enquête est close et l'Etat devenu propriétaire, nul ne peut revendiquer la propriété mais seulement des droits à l'indemnité compensatrice. Par contre, les procédures sont toujours longues... La réalisation de pareilles procédures nécessite une connaissance profonde des familles musulmanes et de leurs biens, que ne possèdent pas les Administrateurs.

Au SERSOU, le géomètre LAFON s'en charge ; établi à TENIET avant 1886, il devient expert de la propriété foncière au point d'être choisi comme arbitre par les indigènes pour régler les contestations surgies au milieu des familles au sujet des propriétés.

Entièrement dévoué à l'œuvre de colonisation, il profite de toutes les occasions rencontrées dans l'exercice de son métier pour enrichir le domaine de l'Etat. Cependant, toujours à cause de la longueur des formalités, l'Etat serait largement distancé par les spéculateurs dans la course à la terre, sans la possibilité de confisquer les biens vacants et sans maître en l'application du *Senaltus-consulte*.

ORIGINE DES TERRES UTILISEES POUR LA CREATION DES CENTRES

Centre - A = agrandisse- ment	Date	Terres : domaniales	Terres : par échange	Terres acquises			Propriétés : privées : enclavées	Surface : Totale
				: gratuitement	: achetées aux : européens	: à des : Musulmans		
PALAT	1888		906	2594				3500
VIALAR	1890				1189	1337		2526
TRUMELET	1892			2980				2980
BOURBAKI	1894	1352				1678	336	
BOURBAKI A	1912					942		4308
BOURLIER BURDEAU	1904	8127						8127
POMEL	1906	1976						1976
LIEBERT	1906					2482		2482
TAINÉ	1906				2979	196		3175
V.HUGO	1906	7504	1127			879		9660
HARDY	1909	2938	203		2140	1053		6334
AÏN DZARIT	1912	3561					461	
AIN DZARIT A	1928	2183						6205
FAIDHERBE	1912	1286						
FAIDHERBE A	1926	526						1812
		29 453	2386	5574	6308	8567	797	53 085
		55,4 %		22 835 hectares soit 43,1 %				

L'implantation de la Colonisation

La Colonisation privée

Les fermes de colonisation privée sont installées sur des terres des spéculateurs ; d'une superficie toujours vaste – 200 hectares en moyenne -, leur mise en exploitation exige des capitaux. Nous sommes mal renseignés sur l'origine des colons qui sont souvent des Espagnols écartés des concessions officielles à cause de leur nationalité. D'abord métayers pour amasser un pécule, ils achètent des terres et s'installent à leur compte. D'une façon générale, ce sont des Algériens, connaissant bien le pays pour avoir déjà exploité dans d'autres régions, qui viennent tenter leur chance au SERSOU. Ainsi, le fils d'un concessionnaire de la plaine du CHELIF laisse le lot à son frère, loue prudemment une ferme défrichée au SERSOU, puis, le pays lui semblant propice, achète à tempérament 200 ha aux frères POULOT. Seul exemple de colons libres venus directement de France, un groupe de jeunes métropolitains, conduit par un ancien élève de l'Ecole de Commerce de LYON, vient s'installer au SERSOU en 1899 et y défriche 200 hectares.

La colonisation privée se développe d'abord à partir de TIARET, précédant la colonisation officielle ; ainsi en 1882 les terres d'AÏN CHERITA convoitées par l'Administration lui sont « soufflées » par des acquéreurs européens qui y créent trois fermes. Les années suivantes la colonisation privée s'étend vers l'Est, gagne l'ancienne limite départementale et le douar BENI LENT.

JARD, ancien capitaine d'infanterie, originaire de Charente, achète du terrain sur le plateau et édifie trois fermes le long de la piste de TASLEM-CHELLALA. Un riche propriétaire de TIARET, BONISSE, installe des Espagnols sur les terres qu'il possède dans le secteur.



VIALAR : Ferme OUERSEN

En 1901, 25 fermes existent dans cette région. Dans le Nord, la colonisation privée se développe avec la création de VIALAR (1890) ; elle gagne la vallée du NAHR OUASSEL et déborde sur le plateau méridional où 6 fermes sont recensées en 1907. La création officielle des villages de BURDEAU, VICOR HUGO et HARDY arrêtent cette expansion tandis que les territoires situés plus au Sud restent sous l'autorité d'une administration militaire hostile à l'installation des Européens. Lorsque cette région est finalement rattachée au territoire civil, le régime des terres s'oppose à l'appropriation par les colons, car la propriété y est collective et les transactions passées avec les Indigènes risquent de ne pas être reconnues lors de l'application des lois de 1873. Cette mésaventure arrive en 1910 au capitaine JARD qui possède 528 hectares au douar SAHARI ; ses terres sont classées domaniales et les Domaines lui réclament le montant du loyer depuis 1903, date de leur acquisition. Mais JARD est aussi maire de BEUVRAY (Charente-inférieure) et obtient, grâce à l'appui des parlementaires de son département, que l'Etat lui revende 311 ha sur les 528 indûment occupés.

Comme l'Administration n'installe pas de colons officiels sur ces terres du Sud, la colonisation par des sociétés privées peut s'y développer. Ainsi se constituent en 1908/1909 la Société Agricole du SERSOU d'ORAN, puis la Société de Colonisation du Djebel NADOR dont les membres, peu nombreux, sont des négociants, des docteurs, des avoués, en résidence à ALGER pour la plupart. Ces sociétés achètent les terres domaniales des SAHARI en 1923 et dépensent beaucoup pour la mise en valeur et l'équipement en machines ; mais les maigres récoltes obtenues les font renoncer dès 1925 à poursuivre l'expérience, avant même d'avoir acquitté le prix de leurs terres. Celles-ci sont revendues par lots très inégaux à des colons privés, souvent d'origine espagnole, qui reprennent la mise en valeur et arrondissent leur domaine lors des ventes aux enchères publiques des terres domaniales en 1929 et 1934.

La colonisation privée se développe d'une façon très inégale à travers le SERSOU parce qu'elle doit résoudre seule un certain nombre de problèmes délicats, à commencer par celui de l'eau. Sur le plateau, la nappe est facilement atteinte par des puits, mais dans la cuvette de VIALAR, au contraire, les fermes doivent être installées de préférence au contact des grès et des argiles. A cela se conjugue les difficultés bien réelles des rigueurs de l'hiver dans cette région.

Les relations avec les centres de TIARET ou de VIALAR sont difficiles, surtout en hiver, car le NAHR OUASSEL, est traversé sur une seule passerelle. Le ravitaillement est hebdomadaire et l'évacuation des grosses récoltes des fermes de 200 hectares, pose les problèmes des communications.

Cette absence de chemins de fer et de route freine la colonisation privée et la maintient longtemps en lisière de la colonisation officielle ; aussi les propriétés acquises entre 1880 et 1886 ne peuvent-elles être mise en valeur aussitôt, sinon pour un élevage de porc. Pour avoir des routes, les colons privés réclament la création de villages de colonisation officielle. Le député Charles BOURLIET intervient à maintes reprises pour obtenir la fondation de TRUMELET, laquelle suppose la mise

en état de la piste de TENIET à TIARET, proche desserte des propriétés acquises par BOURLIET à TASSLEMT. En 1902 les jeunes métropolitains installés au SERSOU multiplient les démarches pour obtenir la création d'une route et d'un village d'artisans et de commerçants à proximité de leurs fermes. Pour évacuer les 20 000 quintaux de leur récolte, ils ont bien aménagé une piste se dirigeant vers TRUMELET mais sont arrêtés par le NAHR OUASSEL. Leurs démarches se traduisent par l'ouverture du chemin de TRUMELET au SERSOU et par la création du centre artisanal de BOURLIET.

La Colonisation officielle

Créé en 1843, TIARET est un poste militaire et non un centre de peuplement ; pourtant un certain nombre d'Européens, soldats congédiés, ouvriers du bâtiment, s'installent à l'intérieur de l'enceinte et cultivent les terres voisines. Le territoire rattaché à la ville comprend alors 4517 hectares dont le cinquième seulement est cultivable.

En 1853, 150 hectares sont mis en valeur sur des terres prêtées par l'Administration militaire qui n'organise pas de périmètre de colonisation mais distribue des concessions sans titre de propriété. Les tableaux des établissements français de 1855 et de 1856 signalent 31, puis 55 concessions, soit 320 puis 960 hectares défrichés, attribués à d'anciens militaires (11 en 1856) et d'anciens cultivateurs. Mais, déjà à cette époque, TIARET est un gros marché plus qu'un village agricole (en 1856, 120.000 moutons et 11.000 quintaux de laine sont négociés sur place). La population se trouvant bientôt à l'étroit, la cité est agrandie en 1867, non pour loger de nouveaux colons, mais pour accueillir des commerçants attirés par les transactions sur la laine, les bestiaux, les céréales. En novembre 1867, TIARET est érigé en Commissariat civil. Le pouvoir civil régularise la situation des concessions en leur octroyant en définitive les 2 300 hectares cultivables sur les 4 141 du territoire.



Taine

Au SERSOU, la colonisation officielle ne progresse pas à partir des zones colonisées du Nord, comme une tache d'huile peu à peu étalée vers le Sud. Entre les plaines du CHELIF et le SERSOU, l'obstacle de l'OUARSENIS est en effet contourné par les colons qui atteignent assez tôt TENIET à l'Est et TIARET à l'Ouest ; mais ils s'arrêtent là pendant 40 ans. La raison de cette pause est d'abord la volonté bien arrêtée de l'Administration du Second Empire de s'en tenir à ces avancées extrêmes et d'exclure le SERSOU du périmètre de colonisation. Mais aussi la région est peu connue et peu sûre ; enfin, peu favorables à tout changement de *statu quo* les bureaux arabes contrôlent jusqu'en 1884 les douars BENI LENT, BENI MAÏDA et DOUI HASSENI.



Des préoccupations stratégiques viennent aussi compliquer les buts classiques de la colonisation – mise en valeur et peuplement européen -, situation expliquée par l'Administrateur de TIARET dans un rapport de 1889 : « *Le village d'AÏN DAHMOUNI marquera l'extrémité Est de la ligne de défense que sont appelés à former autour de TIARET les centres de GUERTOUFA, OUED LILI, TAGDEMPT, MELAKOU et MECHERA SDA* » ; le point Sud-ouest de cette ligne est PALAT (MELAKOU) fondé en 1888. Mais c'est surtout le long du chemin de TIARET à TENIET que l'Administration s'efforce de créer une chaîne de villages, VIALAR (TISSEMSIL) en 1890, TRUMELET (AÏN DAHMOUNI) en 1892, BOURBAKI (TOUKRIA) en 1894 ; ces trois villages sont établis sur l'ancien limes, sur des sites d'ailleurs utilisés par les Romains.

La période suivante, 1894-1900, marque un arrêt de la colonisation, phénomène général attribué par M. YACONO, dans sa thèse sur la colonisation des plaines du CHELIF, à une réduction des crédits et à une contraction des prix ; l'échec du projet des 50 millions empêche l'achat des terres dans le SERSOU de TIARET. A partir de 1900 la colonisation reprend, marquée par les nouvelles créations de TAINE et de LIEBERT en 1906 et surtout par la mise en valeur du plateau situé au Sud du NAHR OUASSEL. Auparavant, les Administrateurs de la Commune Mixte de TENIET avaient empêché cette extension vers le Sud, soit pour des raisons financières – leur commune ayant déjà la charge des cinq centres créés précédemment - soit pour réserver des terres domaniales aux troupeaux transhumants des nomades sahariens. Tout change avec l'arrivée de l'Administrateur BUGEJA, lequel envisage de transformer un parcours d'élevage en une région de culture. Il voit le TELL gagner vers le Sud jusqu'à la chaîne du NADOR et, pour repousser et exclure les nomades, présente un projet de colonisation en territoire militaire où « *60 000 hectares pourraient être livrés à la charrue* ».

Ce projet ne tient compte ni du problème de l'estivage des nomades, ni des conditions climatiques et pédologiques ; aussi trouve-t-il un accueil peu empressé à ALGER où le Service de la colonisation lui oppose l'absence de sources. Nullement découragé par ce scepticisme, BUGEJA engage une équipe de puisatiers et annonce bientôt la découverte de l'eau dans des télégrammes triomphants. Grâce à cette obstination, BURDEAU et BOURLIET (*en l'honneur de notre député précité*) sont créés au douar BENI LENT en 1904, VICTOR HUGO et HARDY aux douars BENI MAÏDA et DOUI HASSENI en 1906 et 1909. A cette poussée de colonisation se rattache la création d'AÏN DZARIT ouvert au peuplement en 1912. Comme à BOURLIER, pour grouper les artisans indispensables aux cultivateurs, la création de POMEL est décidée en 1909 à la demande de la Commission municipale de TIARET.

Ferme AUDEBERT – BURDEAU



En 1912 enfin, le centre de FAIDHERBE est créé sur les terres domaniales longtemps occupées par la Smala de TIARET. La guerre arrête alors l'expansion de la colonisation officielle vers le Sud. En 1923, l'Etat établit encore au Sud de HARDY le nouveau centre DE FOUCAULD, mais l'expérience se solde par un échec total et un recasement des colons dans les centres existants.

Ainsi fini la colonisation officielle du SERSOU matérialisée par la construction de quelques villages.

NDLR : Cette INFO a été très largement inspirée du site PERSEE que je vous invite à visualiser si vous souhaitez en savoir plus :

Au reçu du document, ci-dessous, qui m'a été transmis par **Monsieur André SCHMITT, que je remercie sincèrement**, je pense que ce très beau texte, inséré dans son intégralité, vous permettra " *jeunes pousses* ", de nous comprendre quand nous parlons de nos racines...

2/ Le colon du SERSOU en 1941 -

Auteur Roger Frison-Roche (éditorialiste à l'Echo d'Alger)

Il y a 40 ans sur ce plateau désert du sud Algérien
Un paysan Savoyard s'installait dans une cabane en planches
Aujourd'hui, une mer de céréales entoure une exploitation moderne
Où ce pionnier mène, entouré des siens, une vie patriarcale.

L'homme était assis sur le seuil de la ferme.

Une belle et vaste ferme du SERSOU noyée au milieu des champs de blé. A travers la cour grande ouverte, on voyait la boule des moissons venant battre comme un ressac le terre planté d'amandiers, à l'ombre desquels reposaient les charrues, les moissonneuses, les tracteurs et tous ces gigantesques instruments modernes à l'échelle des vastes terres à cultiver.

Une chaleur de four tombait du ciel laiteux : un ciel du sud, pommelé, avec des reflets cuivrés et un imperceptible voile de sable tamisant la lumière. Quelques jeunes enfants jouaient avec une portée de chiots. Des mules harnachées encore accouplées, par le harnais, se rendaient à l'abreuvoir alimenté par une pompe électrique.

« Capitaine ! » appela l'homme. « Capitaine ! Va faire un tour dans la vigne : les poulains se sont échappés. »

Un vieux kabyle, accroupi dans une flaque d'ombre, se leva et, tout en claudicant, s'en fut chercher les évadés.

Le maître du lieu se tourna vers moi, releva la visière de son large chapeau de feutre, hocha la tête et dit : « Il se fait vieux, Capitaine ! Aussi vieux que le SERSOU. Il était avec moi dans les débuts, on a peiné ensemble et maintenant qu'il ne peut plus rien faire, il continue à venir chaque été de Kabylie et je n'ai pas le courage de le renvoyer, il est chez lui ici, il s'assied dans la cour, surveille les maraudeurs : un vrai chien de garde, quoi ! Autrefois, c'était mon premier contremaître, d'où son surnom de Capitaine. »

L'homme qui me parlait était un bon vieux paysan français. Sa figure cuite et recuite était éclairée par un regard très lointain comme s'il avait toujours eu devant lui ces espaces incommensurables du bled. Il était vêtu de bleus délavés, chaussé de solides brodequins. Il semblait usé par le travail et pourtant cette heure pendant laquelle il reposait était la première, depuis l'aube, à laquelle il consentit quelque repos.

Quel âge pouvait-il avoir ? Soixante ans ? Soixante-dix ans ? Cela eut été bien difficile à préciser. Depuis des années sans doute, offrait-il ce même aspect de vieillard encore solide, un peu courbé peut-être, par un trop long effort tendu vers le sol.

Ayant tiré une bouffée de sa courte pipe, il se mit à raconter.

Sa vie n'était pas toute l'histoire de SERSOU, cette terre à blé de l'Algérie, que les pionniers de son époque trouvèrent aride et désespérée.

Il faut vivre

« Oui, ça fait des années tout ça » dit-il. « Des années dures ! Les jeunes ne pourront jamais savoir ce qu'a été l'effort de notre génération. Ce qu'on a pu souffrir et peiner avant d'arriver ! »

« Je suis né dans un petit village de Maurienne, dans la vallée la plus sauvage de Savoie ; je ne sais pas si vous connaissez, Monsieur.... »

« Si, je connais ! Tenez, je le vois d'ici votre village : des chalets avec un rez-de-chaussée en maçonnerie, un grenier en bois, un toit d'amerelles ou de lauzes, cachés dans les vergers de pruniers, de pommiers et de poiriers sauvages. Des prés terriblement pentus, suspendus entre deux abîmes et la grande voix du torrent qui cascade tout près....et les longs hivers claustrés dans les pièces basses et enfumées : les jambons qui se fument dans l'âtre ; les relents de bétails qui montent de l'étable avec un tintinnablement de cloches. Et dehors, le silence de la montagne enneigée. »

« C'est bien ça, c'est bien ça....rien n'a donc changé là-haut. »

« Nous étions trop nombreux en famille, reprit-il. Trop d'enfants, pas assez de terre. Je me mariaï et, avec ma femme, nous essayâmes d'un commerce dans une ville de la plaine ; ça joignait tout juste les deux bouts ; une fille venait de naître. Et puis, voyez-vous Monsieur, le commerce, les boutiques pour des campagnards, ça ne dit rien, pas vrai ? On s'interrogeait souvent, la femme et moi, pour savoir si on continuerait. »

« Faudrait trouver des terres ? »

« A ce moment les journaux annoncèrent qu'on donnait des concessions là-bas en Algérie, cinquante hectares qu'on disait. Voilà ce qu'il nous faut, m'a dit ma femme. »

« Ca ne te ferait rien de partir si loin ? » que je lui dis « Alors, je vais voir »

« Sitôt dit, sitôt fait, les Savoyards, on a toujours été un peu aventureux, n'est-ce-pas ? C'est dans la race ; heureusement on est aussi un peuple réfléchi »

« Reste ici, lui dis-je. Moi, je vais voir de quoi il retourne... »

La Terre promise

« Drôle de voyage ; tout était nouveau pour moi. J'arrive à ALGER. On m'indique sur le plan la concession qui m'était allouée. Je pars : trois jours de voyage jusqu'à TIARET »

Arrivé là, qu'est-ce-que je vois. Des colons qui partaient aussi pour la terre promise. Je fais comme eux, je m'en vais à pied le long d'une vague piste à travers le SERSOU qui était désert à l'époque ; c'était au mois de juillet, il faisait une chaleur atroce. Je marchais dans la poussière, mon baluchon sur l'épaule, à travers la lande grillée et caillouteuse.

Enfin, j'arrive à BURDEAU. J'étais parmi les premiers colons inscrits, certains étaient là depuis deux ans. Ils vivaient dans des baraques en planche et tant bien que mal ; le pain venait de TIARET, une fois par semaine. La plupart vivaient à l'indigène en attendant mieux.

Le plan de BURDEAU avait été tracé méthodiquement ; on nous donnait un petit terrain dans le village pour construire la maison, un autre de deux hectares à destination de jardin et deux lots : l'un de 16 hectares et l'autre de 32 hectares dans les environs immédiats ; Ensuite ? Débrouillez-vous.

Je me rendis sur ma concession. Ah ! Monsieur : c'était à en pleurer. Même pour moi qui était habitué à voir des cailloux dans la montagne. Le désert ! Le vrai désert, une plaine qui n'en finissait plus, toute rongée par le soleil ; une véritable steppe sur laquelle pâturaient des nomades : partout des cailloux et des herbes sauvages : du thym, des asphodèles aux longues tiges desséchées. Comment tirer parti de tout cela ? Point d'eau, sauf quelques rares puits ; pas moyen d'irriguer.

Le soir, dans la baraque de mon ami le colon, j'étais découragé.

Jamais je ne pourrai tirer parti de cette terre, lui dis-je. Qu'est-ce qu'on peut bien faire pousser là-dessus ? Des cailloux ?

Ne te décourage pas, dit-il, moi je suis là depuis un an : viens voir ma terre.

Je vais dans son champ. Il avait péniblement défriché une parcelle de quelques hectares, pour voir, comme ça, car il était méfiant lui aussi. Il avait semé du blé. Et ça avait poussé !

Tiens regarde, dit-il, la terre est bonne sans eau ou presque, le blé est bien venu. Tu as tort de te décourager. Quand tu auras défriché les cinquante hectares tu verras que ça changera ! Bien sûr, ça sera dur, presque un enfer pour commencer, mais qui sait ? Nos enfants seront peut-être " bien de chez eux "

Il m'avait remonté le moral et alors que j'allais abandonner mes droits, je décidai de revenir.

Je serai là à l'automne, lui dis-je. Tiens, voilà de l'argent ; construis moi une cabane en planches, de façon à ce que la femme ne soit pas trop dépaysée en arrivant.

Rentré en Savoie, ma femme me demanda : " Alors, c'est bien ".ça ira, femme ! ça ira" Figure toi une grande plaine où on peut faire pousser tout ce qu'on veut, des champs à perte de vue. J'ai déjà fait construire....

Pauvre d'elle, si elle avait su !

Et l'enfer commença

On résilia le petit commerce ; cela permit de payer le voyage.

Arrivés à TIARET, j'achetais chez le juif de l'endroit une carriole à deux roues, une paire de bœufs et quelques outils agricoles. Je m'imaginai défricher mes cinquante hectares comme on fait chez nous avec une bêche et une houe. J'avais même amené une botte de chez nous. Ça faisait rire les gens

On chargea notre baluchon sur la carriole ; on attela les bœufs ; la femme pris notre petite fille de deux ans dans les bras eten route.

TIARET, c'était encore la ville, mais quand la femme se vit dans le désert, quand elle vit la steppe toute nue, immense avec simplement ça et là quelques pauvres fermes de pionniers, elle se mit à pleurer. J'avais presque envie d'en faire autant mais j'étais soutenu par cette idée....la terre est bonne, la terre est bonne.....

Courage femme, on gagnera, lui disais-je tous au long.

Je m'installai dans la baraque en planches. Il y faisait trop chaud et la petite fut bientôt malade.

Pas de docteur ! Puis vint l'hiver et je commençais à défricher mon champ. Je choisis le plus petit, seize hectares. Je commençais par tracer un sillon tout seul à la bêche. Les gens me regardaient en riant ; je compris bien vite.

Au bout d'une semaine, je n'étais pas au bout du champ. Il fallait trouver autre chose. Je retournais à TIARET : le Juif me consent un prêt. J'achète une paire de mules, une charrue un peu moderne, de la semence et je reviens ; mais, nous n'avons plus d'argent liquide. Alors, je vais trouver le boulanger pour avoir du pain à crédit. Il refuse. Que faire ?

Je me fais maçon à la journée. Pour faire vivre la femme et les gosses, je travaille toute la nuit sur le chantier et le jour je labore mon champ. On avait essayé de cultiver le jardin mais sans eau rien ne poussait. A désespérer !

Cependant, je vis mon champ retourné et ensemencé et cela me donna du cœur au ventre.

L'été prochain on aura un peu d'argent, dis-je à ma femme ; alors on pourra entreprendre la grande parcelle.

L'hiver fut terrible cette année-là. Le vent, un vent plus froid que celui de nos montagnes et qui passait à travers les planches disjointes de la cabane ; puis la neige, puis la boue : on s'enlisait dans les terres ; on crevait de froid et nous n'avions pas de bois : alors j'attelai la mule et j'allai vers le Sud, vers Djebel NADOR : cent- kilomètres aller et retour ! Au retour je me perdais souvent dans cette plaine couverte de hautes herbes et légèrement mamelonnée.

Le grand malheur survint cet hiver-là. Notre petite fille mourut de privations et aussi du climat trop dur dans les conditions précaires où nous vivions.

Puis au printemps, alors que nous en avons le plus besoin, notre paire de bœufs creva. C'étaient de vieilles bêtes achetées bon marché

Que faire ? Nouvel appel au Juif de TIARET et je revins avec une paire mieux choisie, plus résistante. Je me demandais où toute ces dettes nous mèneraient.... Mais nous n'avions pas le choix. Nous avons engagé la partie, il fallait la continuer

Le blé se leva. Il était magnifique ; Tous les jours j'allais le voir pousser. Je caressais les belles tiges vertes et souples. Je supputais la récolte, l'espoir renaissait. Mais, un beau jour, un troupeau de nomades sans penser à mal traversa le champ et fit des dégâts considérables. Nous n'étions pas protégés à l'époque

Puis le gel survint

Un de mes amis avait été dépouillé quelques jours auparavant de sa paire de mules en plein midi alors qu'il labourait son champ. Cependant la population indigène composée d'éléments nomades n'était pas hostile. A part quelques pillards qui rançonnaient aussi bien les colons que les tribus, elle faisait surtout du mal par ignorance, en traversant les champs ensemencés avec ses troupeaux, en campant au milieu d'un champ de blé. D'ailleurs, ceci se produirait encore aujourd'hui si nous n'y prenions garde.

Nous étions au printemps de 1905, mes treize hectares de blé devenaient magnifiques à tel point que j'obtins plus facilement du crédit jusqu'à la récolte. Sans cela nous n'aurions pu vivre. Bien sûr, le Juif y trouvait son compte mais nous étions obligés dans passer par là !

Une nuit il gela très fort. Le lendemain angoissé, je courus au champ. Tout était détruit, mes efforts obligés d'un an étaient perdus.

Le SERSOU était trop dur pour nous. Notre enfant mort, des dettes jusqu'au cou et pas de récolte.

Je m'assis au bord d'un sillon et je me mis à pleurer comme un gosse ; je n'osais pas revenir à la baraque pour tout raconter à la femme.

Enfin, à la nuit, je me décidais. J'étais pâle, je tremblais de fièvre, je racontais tout. La femme pleura silencieusement à mes côtés. Ça suffit, lui dis-je. Assez de malheurs comme ça. Nous avons fait tout ce que nous pouvions, nous ne nous en sortirons pas, à moins d'un miracle !

Jamais le Juif ne consentira à nous prêter pour attendre une nouvelle récolte. Ce pays est maudit, quittons-le ! On mit en ordre les affaires ; je travaillais comme manœuvre dans le village pour payer les dettes les plus urgentes et surtout pour continuer à manger un pain par jour et de l'eau. Un régime que n'accepteraient pas les forçats de maintenant.

Mais le miracle suivit

Plus d'une semaine après, je résolus d'aller faire le dernier tour du propriétaire dans ma concession. Je m'étais attaché à cette terre malgré toutes les déceptions qu'elle m'avait procurée. Je revis mon premier sillon tracé à la houe, puis les autres, bien droits, faits à la brabant double. J'allais me retirer lorsqu'il me prit fantaisie de pénétrer dans le champ brûlé par le gel. Les tiges gelées pourrissaient déjà sur la terre, mais, oh ! Miracle, de nouvelles pousses germaient, abondantes et plus serrées que les précédentes. Je n'en croyais pas mes yeux. Je restais de longues minutes à genoux dans le champ, à me pénétrer de la réalité de ce phénomène. Une nouvelle récolte poussait spontanément. J'avais les yeux brillants de larmes, mais c'était des larmes de joie.

Je rentrais comme un fou à BURDEAU ; les gens qui me virent me crurent fou ; je chantais, je sautais comme un cabri, je me précipitais dans les bras de ma femme qui ne comprenait pas.

« Une terre comme celle-là, femme, je ne la quitte plus ! Jamais ! Tu m'entends. Le blé repousse, le blé repousse. »

Cet été là, mes 16 hectares donnèrent plus de vingt quintaux à l'hectare. De quoi payer toutes mes dettes anciennes, de quoi acheter du matériel plus perfectionné pour ensemer les 32 hectares restés en friche, de quoi manger un peu de viande autour du pain, de quoi acheter un petit cheptel.

Nous n'étions pas sauvés pour cela. Il fallut plus de dix années de persévérance pour y arriver. Bien vite, en effet, je m'aperçus que 50 hectares étaient nettement insuffisants pour faire vivre une famille, les frais d'exploitation d'une telle propriété en dépassant le rendement.

Grâce à la vie rude que nous menions, grâce surtout à l'esprit qui nous animait, ma femme et moi qui vit que loin de nous laisser découragé par la 1^{ère} récolte, nous avons continué à économiser et à travailler encore plus ferme pour agrandir ma propriété.

Tout autour de nous, BURDEAU prospérait. Des soixante trois colons au début, nous ne resterons plus que huit, reprit l'homme avec mélancolie. Les autres se sont ruinés, comme moi-même j'ai bien failli l'être, nous avons finalement eu raison de tenir pour pouvoir supporter les mauvaises années déficitaires qui sont, ma foi, plus nombreuses que les bonnes. Il faut avoir les reins solides au SERSOU, Monsieur ! Mais, ce pays est magnifique ; Regardez ! Maintenant tout ceci est à moi et le vieil homme me montra avec fierté des champs à perte de vue. Sept cent hectares. J'ai six enfants à la maison et ma femme que vous voyez est toujours aussi courageuse.

« Venez nous allons faire le tour de la propriété »

Vision du Manitoba

A peine dépassé le seuil de la cour de ferme, à laquelle menaient deux allées ombragés, nous entrâmes dans la mer des blés. La moisson était D'énormes moissonneuses-batteuses embrayées en batterie accomplissaient leur ronde autour d'un champ de plusieurs centaines d'hectares. Elles avançaient à la façon des monstres dans le grondement des moteurs de leurs tracteurs à chenilles. Happant les épis, elles les couchaient sur des tapis roulants et les enfournaient dans la gueule de leurs mécaniques.

Tous les cent mètres, six beaux sacs de blé tout liés glissaient sur les chaumes et étaient ramassés par des fourgons à chevaux. Plus loin, d'autres machines étranges crachaient la moisson directement dans d'énormes chariots métalliques.

Tout autour de la ferme s'élevaient les gigantesques meules de céréales prêtes à être battues.

Plus loin, dans la plaine, des chantiers nomades arrachaient des lentilles.

Des files de fourgons revenaient à la ferme chargées à bloc de céréales ou de grains. On les voyait avancer lentement à travers la houle des blés. Une chaleur lourde s'appesantissait sur la terre.

Rentrons à la maison, nous parlerons un peu du pays »

Dans la ferme, s'élevait l'habitation bourgeoise simple et propre. Pas de luxe inutile. A la cuisine, un énorme frigidaire, une vaste salle à manger avec un poste de radio, un tapis brodé sur la table de chêne, des chaises en cuir, des coussins sur un divan.

Les enfants du colon arrivèrent et aussi les petits-enfants, tous nés dans le SERSOU et acclimatés au pays ; de magnifiques enfants de France, élevés dans l'amour du pays.

Il y a quelques années je leur ai montré notre pays natal. Nous sommes retournés là-haut dans la Maurienne et j'ai revu avec émotion mon pauvre village. Il est resté tel qu'il y a quarante ans ; mais, voyez-vous, Monsieur, le pli était déjà pris. Nous avons revu avec plaisir, au retour, notre SERSOU, la vaste plaine et les champs de blé. Nous sommes déjà acclimatés, ma femme et moi ; nos enfants, eux, le seront complètement.

D'ailleurs, ce pays est beau à sa manière. Tenez ! Lorsque vous le quitterez, arrêtez-vous quelques instants au-dessus de BOURBAKI, là où en descendant de la montagne, la plaine du SERSOU se découvre toute entière. Je ne connais pas de plus beau paysage.

Un ruissellement d'épis blonds et lourds

Je fis comme avait conseillé mon vieil ami, le colon savoyard de BURDEAU. Au retour, je m'arrêtai sur la hauteur de BOURBAKI; la route y décrit un lacet avant de s'engouffrer dans de nouvelles vallées et de gagner la montagne de TENET.

Je n'avais jamais si bien vu le SERSOU que ce jour, en cette fin de juin de l'an 1941, première année du relèvement de la France. J'étais encore sous le coup de l'émotion provoquée par le récit émouvant de l'un des pionniers de l'immense plaine du Sud.

A perte de vue s'étendaient les terres à blé, autrefois terres en friches, aujourd'hui toutes ruisselantes d'épis blonds et lourds. Lorsqu'un souffle de vent parcourait ces plateaux et ces plaines en courbant les pailles flexibles des chaumes, des moirures se formaient et irradiaient dans toutes les directions. C'était comme si le sol d'Algérie lui-même prenait vie soudainement et frémissait sous la caresse brûlante des vents.

Dans les ravins du premier plan, entre deux moutonnements cuivrés, quelques eucalyptus, de petits vergers, mettaient une note reposante et bienfaisante sur la nudité austère du paysage ; puis ces moutonnements mêmes disparaissaient et alors apparaissait la plaine désespérante d'uniformité, immense champ de blé sans coupures qui allait se perdre aux horizons Sud, contre les épaulements dentelés du Djebel NADOR.

Sur cette mer de céréales flottaient des nefs étranges qui indiquaient les villages. On aurait dit des cathédrales inachevées, de beaux vaisseaux sans clochers, si hauts que les petites églises de colonisation blotties à leurs pieds semblaient s'appuyer sur leur forte architecture. C'étaient des silos, les greniers à blé des modernes paysans du SERSOU.

Paysans de France

Si j'emploie à dessein ce mot de paysan, c'est qu'il a gardé là-bas toute sa signification. Les colons du SERSOU qui, il y a quarante ans à peine, prenaient possession du désert sont restés malgré la grandeur de leurs exploitations présentes des paysans de France. Ils mènent dans leurs fermes qui ressemblent à autant d'îlots surnageant la boule d'or des céréales, une vie patriarcale où se sont conservées intactes les belles qualités du paysan français : le courage, la simplicité et la modestie.

Le SERSOU c'est le royaume du travail

Quel merveilleux exemple pour les générations présentes que cette continuité dans l'effort.

Avec des gens pareils, la France revivra...

Roger FRISON-ROCHE – 19 juillet 1941

3/ Différenciation entre le FLN et le courant Messaliste - 22^{ème} Episode et FIN

-1^{er} Episode = Présentation (INFO 489),

-2^{ème} Episode = Au marge d'un récit déterministe (INFO 490)

-3^{ème} Episode = La progressive réappropriation historique (INFO 491 - 492)

-4^{ème} Episode = La Crise du MTLD 2^{ème} partie (INFO 493)

-5^{ème} Episode = Les préparatifs des Messalistes et des Activistes (INFO 494),

-6^{ème} Episode = Suite...(INFO 495),

-7^{ème} Episode = Suite...(INFO 496),

-8^{ème} Episode = La confusion des lendemains du premier novembre (INFO 497)

-9^{ème} Episode = Suite de la " Confusion des lendemains du 1^{er} Novembre..." (INFO 498)

-10^{ème} Episode = Suite de la Confusion des lendemains du 1^{er} novembre (INFO 499)

-11^{ème} Episode = Au CAIRE et dans les maquis, contacts et tentatives de conciliation (INFO 500)

-12^{ème} Episode = Au CAIRE et dans les maquis, contacts et tentatives de conciliation..... Suite (INFO 501)

-13^{ème} Episode = Premières ruptures – Premiers affrontements (INFO 502)

-14^{ème} Episode = Premières ruptures – Premiers affrontements, suite (INFO 503)

-15^{ème} Episode = Premières ruptures – Premiers affrontements, suite (INFO 504)

-16^{ème} Episode = La différenciation des choix politiques (INFO 505)

-17^{ème} Episode = La différenciation des choix politiques- Suite...(INFO 506)

-18^{ème} Episode = La différenciation des choix politiques- Suite...(INFO 507)

-19^{ème} Episode = La différenciation des choix politiques- Suite...(INFO 508)

-20^{ème} Episode = La différenciation des choix politiques-suite (INFO 509)

-21^{ème} Episode = La différenciation des choix politiques-suite (INFO 510)

22^{ème} EPISODE : Conclusion et FIN :

Le MNA restait attaché à une tradition, celle du P.P.A. et du M.T.L.D, tradition populiste qui faisait du peuple pris dans sa totalité le héros-acteur de la libération annoncée.

Dès avant la guerre de 1939, la petite bourgeoisie algérienne s'était progressivement subordonnée au parti populiste en voie de constitution. Elle n'avait fait qu'exploiter à son profit en les systématisant, des notions que la société algérienne transmettait par tous ses pores : poids de la domination française, apparence d'une société peu différenciée socialement d'où la bourgeoisie algérienne serait absente, apologie des structures traditionnelles préalablement vidées de leur contenu social. La petite bourgeoisie avait donc pris possession de la scène politique pour l'indépendance, une scène que le parti de la bourgeoisie algérienne – pour des raisons tenant au caractère de l'état, de la société algérienne – le parti ouvrier – essentiellement à cause de la politique du PC se refusant à admettre l'indépendance – avaient refusé d'occuper. D'où d'emblée une faiblesse majeure du courant messaliste.

Le MNA continuait, d'autre part, à croire à la prépondérance de sa Fédération en France qui à deux reprises, en 1936 et en 1953 avait permis de l'emporter contre les réformistes. Il continua à multiplier ses appels à la classe ouvrière française. Ainsi, au début des grands mouvements de grève de juillet-août-septembre 1955 déclenchés à partir de Nantes et de Saint Nazaire, le MNA diffusa un appel. On pouvait y lire, sous le titre "Travailleurs français, immigrés algériens en avant vers la grève générale" : « *Les travailleurs ont lutté et luttent encore courageusement contre le patronat, le gouvernement et leurs CRS, au moment même où l'impérialisme tente d'écraser par la force les aspirations nationales du peuple algérien et les revendications légitimes des travailleurs français. C'est une occasion inespérée. C'est le moment où jamais d'imposer la satisfaction de toutes les revendications. Toutes les forces de police, toutes les troupes, les CRS sont retenus en Algérie par les vaillants patriotes algériens. Le gouvernement est dans l'impossibilité de les réquisitionner pour saboter votre mouvement. C'est dire que l'action unie des peuples algériens et français peut en ce moment être décisive et asséner un coup mortel à l'impérialisme exploiteur de tous les ouvriers...Les travailleurs algériens sont à vos côtés. L'émigration algérienne qui a toujours été à vos côtés dans la lutte ne faillira pas à son devoir. Pas un seul algérien ne se dérobera à la grève. Les Algériens ont leur mot à dire dans cette bataille* ». Mais le MNA se retrouva isolé par rapport à la classe ouvrière française, à la suite du refus des dirigeants du PCF d'engager cette bataille.



Grève des métallurgistes de Saint-Nazaire du 22 juin 1955

Le MNA analysait le FLN à travers le prisme de sa propre histoire. Le FLN, lui, s'était profondément modifié depuis le 1^{er} novembre 1954. En l'espace d'un an et demi, il bénéficia du ralliement d'autres formations politiques (UDMA, ex-centristes, oulémas et bientôt le PCA), du soutien des grandes familles bourgeoises algériennes (BEN GANA, BOUTALEB, BENSIAM, etc...). Au plan international, même si à la conférence de BANDOUG les deux organisations avaient été mises sur un pied d'égalité, la situation bascula avec le soutien apporté par le Maroc et la Tunisie. Pour autant, et là résidait son originalité que n'avait pas saisie le MNA, il n'était pas simplement un vaste rassemblement hétérogène.

Le noyau populiste originel de fondation du FLN, avait imposé ses vues à toutes autres fractions. Les hommes qui le composent décident de se conférer à eux-mêmes le pouvoir, non pas comme un mandat temporaire et révocable, mais à la manière d'un titre historique et définitif. Ils s'intitulent "les neuf historiques" et sans autre justification que l'antériorité ezt l'audace d'avoir déclenché l'insurrection, ils prétendent désormais être seuls qualifiés pour interpréter "la doctrine" et conduire la lutte. Prétention exorbitante à une sorte de droit de propriété sur la révolution, de chasse gardée, dont le caractère exclusif ne s'atténuera pas avec le temps.

La différenciation entre le FLN et le MNA marquait la fin de toute une époque : celle de la pluralité, de la diversité politique au sein du mouvement nationaliste traversé par des courants et des tendances sociales contradictoires. Avant le 1^{er} novembre 1954, les masses algériennes pouvaient trancher entre l'UDMA, le PCA, le MTLD et cette confrontation intense permettait de juger entre la validité ou l'inanité des programmes politiques avancés par les uns et par les autres. Le peuple algérien restait dans les faits le seul juge du type de lutte à mener en acquérant des traditions de démocratie politique.

Une autre forme de confrontation allait prendre le dessus : celle d'une véritable guerre civile. A qui donc pouvait bénéficier un tel déchirement ?

Et si vous souhaitez lire ou relire cet article sans son intégralité : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/camed_0395-9317_1983_num_26_1_937

NDLR : La guerre civile entre le FLN et le MNA, elle aurait fait 6 000 tués et 14 000 blessés en Algérie, 4 055 tués et près de 9 000 blessés en France (Source Magazine histoire)

L'historien Omar Carlier note que « de 1955 à 1958, plusieurs milliers d'hommes sont tombés, et davantage encore ont été blessés, en France et en Algérie, dans l'affrontement entre le Mouvement national algérien (MNA) et le FLN », cependant que d'autres encore sont morts dans les brefs combats qui ont opposé le Parti communiste algérien (PCA) et le FLN.

La guerre fratricide entre le FLN et le MNA, mouvement de MESSALI Hadj fait 4 300 tués et 9 000 blessés en France et environ 6 000 tués et 4 000 blessés en Algérie (Source Wikipédia)

4/ Les Unités Territoriales (U.T.) – Episode 2 - Auteur Michel SAPIN LIGNIERES

-Episode 1 : INFO 510 NELSONBOURG (chapitre 4),

2^{ème} Episode : La chasse aux paquets.....

Pour le secteur ALGER-SAHEL, cela représentait un effectif total de 25 000 hommes fournissant quotidiennement 4 000 hommes pour le fastidieux mais nécessaire quadrillage de la ville, surveillant les écoles, les transports en commun, opérant des ratissages, contrôlant les identités, faisant de jour et de nuit d'incessantes patrouilles, fouillant les sacs, les voitures, les sacoches des bicyclettes, faisant la chasse aux paquets abandonnés, s'efforçant partout et toujours d'entraver l'œuvre de mort des terroristes.

Toutes ces missions étaient facilitées par la compréhension et la sympathie de toute la population. Elles étaient, en quelque sorte, humanisées par le fait que, opérant dans leur propre quartier, les territoriaux connaissaient la plupart de leurs concitoyens et apportaient ainsi à la nécessaire servitude des contrôles une gentillesse qui rendait plus légère l'exécution de ces missions. Le contrôlé d'aujourd'hui était peut-être le contrôleur de la veille.

On ne s'est jamais rendu exactement compte en métropole – si tant est qu'on le sût – de la servitude que représentait pour la population d'Algérie le service vde la territoriale. Deux jours par semaine en moyenne, l'ouvrier – payé à l'heure – abandonnait son travail pour protéger ses concitoyens, mais aussi le commerçant, qui devait fermer boutique, l'employé, dont le patron gémissait de voir s'absenter son collaborateur, mais ce même patron se retrouvait, lui aussi, au PC des U.T. lorsque venait son tour et devait compenser par des heures supplémentaires ou la suppression des vacances le temps passé à la protection commune.



Jean Robert THOMAZO (1904/1973) – Chef des UT en Algérie

http://www.assemblee-nationale.fr/sycomore/fiche.asp?num_dept=7052

La « Territoriale » apportait de surcroît au commandement l'outil irremplaçable pour réaliser la symbiose armée – population qui est la clé de voûte de toute guerre révolutionnaire, qu'on la fasse ou qu'on la subisse. Soldats deux jours par semaine, les territoriaux reflétaient dans leur P.C. leurs inquiétudes ou leurs espoirs de civils mais, les autres jours, ils apportaient dans leur foyer et diffusaient dans leur entourage les mots d'ordre de l'armée et répandaient dans toute la population la volonté de commandement mise en forme par les 5^{ème} Bureaux des états-majors, les bureaux d'action psychologiques.

Toujours sur ce plan des U.T., un pas important fut franchi après le 13 mai 1958, lorsqu'on décida d'incorporer largement dans la territoriale les Français Musulmans. A titre de test fut créé, le 5 juin 1958, le 20^e bataillon U.T. dans la Casbah d'ALGER. Ancien officier d'active mais aussi ancien tirailleur, je crus devoir en solliciter le commandement avec pour adjoint le courageux et toujours dévoué commandant GRISONI. Fort de 1 200 hommes, le bataillon était réparti en trois compagnies : -U.T. 141, du Capitaine CHAILLEY, avec pour PC un bain maure de la basse Casbah, rue Scipion ;

-U.T. 142, du Lieutenant JAMMY, qui occupait non loin de Barberousse la maison modèle du centenaire de l'Algérie Française,
-U.T. 148, du Capitaine ALBA, installée près de la cathédrale.



Pour schématiser les origines ethniques, disons que l'effectif du bataillon comptait 30 % de LOPEZ, 30 % de LEVY, 30 % d'AHMED et il y avait aussi un petit 10 % de DUPONT, mais au-delà de ces pourcentages statistiques, un seul et chaleureux état d'esprit, dont je peux résumer l'efficacité par cette seule notation : de jour comme de nuit, j'ai toujours circulé, dans cette Casbah que d'aucuns jugeaient inquiétante, seul, sans arme et sans jamais y avoir personnellement vécu le moindre incident...

A suivre : dans la Casbah

5/ Nos DISPARUS (Sources : Mmes Annie BLASCO, MJ GUIRADO et B. LEONELLI)

Pour ceux qui n'ont pu voir les vidéos récemment diffusées sur nos chaînes TV :

<https://www.youtube.com/watch?v=c6guCkoWESo&feature=youtu.be>

<http://youtu.be/c6guCkoWESo>

De nombreux compatriotes ont été touchés par le film sur nos « *Disparus* » ; ils ne l'avaient pas vu. Pourtant un DVD est en vente depuis plus de 2 ans !

S'adresser à www.13productions.fr et contact@13productions.fr - Tel : 0491091423

6/ ASSIA DJEBAR est décédée

Nom de plume adopté pour ne pas choquer sa famille : ASSIA « la consolation » – DJEBAR « l'intransigeance ».

ASSIA DJEBAR est née Fatma-Zohra IMALAYENE à CHERCHELL, le 30 Juin 1936 ; et **décédée le 7 février 2015 à PARIS**. C'est une historienne et une écrivaine algérienne d'expression française, auteure de romans, nouvelles, poésies et essais. Elle a écrit également pour le théâtre, et a réalisé plusieurs films. ASSIA DJEBAR est considérée comme l'une des auteures les plus célèbres et influentes du Maghreb. Elle est élue à l'Académie française en 2005.

« *J'écris, comme tant d'autres femmes écrivains algériennes avec un sentiment d'urgence, contre la régression et la misogynie.* »— ASSIA DJEBAR

ASSIA DJEBAR naît dans une famille de petite bourgeoisie traditionnelle algérienne. Son père, Tahar IMALAYENE est un **instituteur (issu de l'École normale d'instituteurs de BOUZAREA)** (Ndlr : Voir chapitre 5) originaire de GOURAYA.



ASSIA passe son enfance à MOUZAÏAVILLE (Mitidja), étudie à l'école française puis dans une école coranique privée. A partir de 10 ans, elle étudie au collège de BLIDA, faute de pouvoir y apprendre l'arabe classique, elle commence à apprendre le grec ancien, le latin et l'anglais. Elle obtient le baccalauréat en 1953 puis entre en hypokhâgne au lycée Bugeaud d'ALGER.

En 1954, elle entre en khâgne au lycée Fénelon (Paris). L'année suivante, elle intègre l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres, où elle choisit l'étude de l'Histoire. Elle est la première femme musulmane à intégrer l'École. À partir de 1956, elle décide de suivre le mot d'ordre de grève de l'UGEMA, l'Union générale des Étudiants musulmans algériens, et ne passe pas ses examens. C'est à cette occasion qu'elle écrit son premier roman, *La Soif*. Elle épouse l'écrivain Walid CARN, pseudonyme de l'homme de théâtre Ahmed Ould-Rouis puis quitte la France pour l'Afrique du Nord.

À partir de 1959, elle étudie et enseigne l'histoire moderne et contemporaine du Maghreb à la Faculté des lettres de Rabat. En parallèle, aidée par l'islamologue Louis MASSIGNON, elle monte un projet de thèse sur Lella Manoubia, une sainte matrone de Tunis.

Le 1^{er} juillet 1962, à la demande de Françoise GIROUD qui dirige *l'Express* elle retourne en Algérie. Elle est nommée professeur à l'université d'Alger. Elle y est le seul professeur à dispenser des cours d'histoire moderne et contemporaine de l'Algérie. Dans cette période de transition postcoloniale, la question de la langue de l'enseignement se pose. L'enseignement en arabe littéraire est imposé, ce qu'elle refuse. Elle quitte alors l'Algérie.

De 1966 à 1975, elle réside le plus souvent en France, et séjourne régulièrement en Algérie. Elle épouse en seconde nocces Malek ALLOULA.



Malek ALLOULA : http://fr.wikipedia.org/wiki/Malek_Alloula

Pendant une dizaine d'années, elle délaisse l'écriture pour se tourner vers un autre mode d'expression artistique, le cinéma. Elle réalise deux films, *La Noubia des Femmes du Mont CHENOUA* en 1978, long-métrage qui lui vaudra le Prix de la Critique internationale à la Biennale de Venise de 1979 et un court-métrage *La Zerda ou les chants de l'oubli* en 1982.

En 1999 elle soutient sa thèse à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, une thèse autobiographique, une thèse sur sa propre oeuvre : Le roman maghrébin francophone, entre les langues et les cultures : quarante ans d'un parcours : ASSIA DJEBAR, 1957-1997. La même année, elle est élue membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

Depuis 2001, elle enseigne au département d'études françaises de l'université de New York. Le 16 juin 2005, elle est élue au fauteuil 5 de l'Académie française, succédant à Georges VEDEL, et y est reçue le 22 juin 2005. Elle est docteur honoris causa des universités de Vienne (Autriche), de Concordia (Montréal), d'Osnabrück (Allemagne).

Discours d'A.DJEBAR : <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-et-reponse-de-pierre-jean-remy>

Extrait : « ...L'Afrique du Nord, du temps de l'Empire français, — comme le reste de l'Afrique de la part de ses coloniaux anglais, portugais ou belges — a subi, un siècle et demi durant, déposssession de ses richesses naturelles, déstructuration de ses assises sociales, et, pour

l'Algérie, exclusion dans l'enseignement de ses deux langues identitaires, le berbère séculaire, et la langue arabe dont la qualité poétique ne pouvait alors, pour moi, être perçue que dans les versets coraniques qui me restent chers...»

« ...je me destinais à la philosophie. Passionnée, étais-je à vingt ans, par la stature d'Averroès, cet Ibn Rochd andalou de génie dont l'audace de la pensée a revivifié l'héritage occidental, mais alors que j'avais appris au collège l'anglais, le latin et le grec, comme je demandais en vain à perfectionner mon arabe classique, j'ai dû restreindre mon ambition en me résignant à devenir historienne. En ce sens, le monolinguisme français, institué en Algérie coloniale, tendant à dévaluer nos langues maternelles, nous poussa encore davantage à la quête des origines... »



ASSIA DJEBAR, le 22 juin 2006 à l'Académie française



Pierre-Jean REMY prononce le discours de réception d'Assia Djébar.

Discours de P.-J. REMY : <http://www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-de-mme-assia-djébar>

Extrait : « *ici même, oui, dans cette enceinte, je sais qu'il peut être difficile d'évoquer le destin d'une Algérienne dont tant de frères sont morts sous des balles françaises – ou pire encore – alors même que nous avons des frères – pour moi, c'était un cousin qui m'était comme un frère – morts sous les balles algériennes – ou pire encore.* »

Œuvres principales

- *La Soif*, roman (1957)
- *Les Impatients*, roman (1958)
- *Les Enfants du Nouveau Monde*, roman (1962)
- *Les Alouettes naïves*, roman (1967)
- *Poèmes pour l'Algérie heureuse*, poésie (1969)
- *Rouge l'aube*, théâtre (1969)
- *Femmes d'Alger dans leur appartement*, nouvelles (1980)
- *L'Amour, la fantasia*, roman (1985)
- *Ombre sultane*, roman (1987)
- *Loin de Médine*, roman (1991)
- *Vaste est la prison*, roman (1995)
- *Le Blanc de l'Algérie*, récit (1996)
- *Ces voix qui m'assiègent: En marge de ma francophonie*, essai (1999)
- *La Femme sans sépulture*, roman (2002)
- *La Disparition de la langue française*, roman (2003)
- *Nulle part dans la maison de mon père*, roman (2007)

7/ L'École Normale d'Instituteurs d'ALGER - BOUZAREA

L'École Normale d'Instituteurs d'Alger a été créée par décret impérial du 4 mars 1865. Pendant près de cent ans, elle va fournir la majorité des enseignants du primaire en Algérie, avec le concours de l'École Normale de Constantine créée en 1878, puis celle d'Oran en 1933. Voici son histoire, celle de ses enseignants et de ses élèves.

1866/1877 : Les débuts difficiles à MUSTAPHA

Le 16 janvier 1866, Monsieur LEDUC (ancien directeur de l'EN des Basses-Pyrénées) inaugure cette école avec un effectif de 30 élèves. A noter que cette école est mixte du point de vue religieux avec présence d'un abbé, et d'un taleb.

Les troisième et deuxième années viennent d'Écoles Normales de métropole. La première année a été recrutée en Algérie après un concours ayant réuni 36 candidats (14 européens et 22 indigènes). Malgré l'arrêté du 3 août 1865, qui spécifiait

qu'une promo devait comprendre un musulman pour deux européens, il fallut une très grande indulgence au jury pour admettre trois indigènes dans cette première promotion.



L'Ecole Normale de BOUZAREA

1877... : Le transfert à BOUZAREA.

Dés 1877, il avait fallu, à la suite de mouvements de terrain, envisager l'évacuation des bâtiments. De plus les locaux étaient insuffisants pour les 54 élèves de l'époque.

Début 1888, suite à une menace d'épidémie de typhoïde et de glissements de terrain très sérieux, l'École est transférée en toute hâte et dans l'affolement général, dans des bâtiments inachevés et inutilisés de l'asile d'aliénés de BOUZAREA. Très rapidement les élèves baptisèrent ce lieu : Maboul ville

« L'École Normale de BOUZAREA est devenue la clef de voûte de l'édifice scolaire en Algérie ». Ce site est dédié à tous les normaliens qui ont contribué à enseigner la culture française en Algérie...et ailleurs.

Cliquez SVP sur ce lien pour lire l'intégralité : <http://www.bouzarea.org/>

8/ Coignard - Islam : le risque de la lâcheté

Des élus cèdent à la peur et censurent des oeuvres au prétexte de ne pas "stigmatiser" les musulmans. Une attitude indigne de la France du 11 janvier.

Le sénateur UDI de Paris Yves Pozzo di Borgo ne veut pas que le dernier film de Clint Eastwood soit diffusé en France. Ou du moins pas tout de suite, ou pas pour tout le monde. Le *Journal du dimanche* révèle le contenu d'une lettre que le sénateur a écrite à François Hollande, pour s'inquiéter de la sortie en salle le 18 février d'*American Sniper*, qui raconte la - vraie - vie d'un tireur d'élite de l'US Army durant la guerre en Irak. Motif : "la stigmatisation de la population musulmane"

Cliquez SVP sur ce lien : http://www.lepoint.fr/editos-du-point/sophie-coignard/coignard-islam-le-risque-de-la-lachete-09-02-2015-1903382_2134.php

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude Rosso